

ATELIER DU ROMAN

REVUE TRIMESTRIELLE • DÉCEMBRE 2009 • PARIS

Albert Cohen le seigneur du roman

Articles de Mathieu Bélisle, Nunzio Casalaspro, Jack I. Abecassis, Jean Berthier, Alain Schaffner, Marie-Andrée Lamontagne, Lakis Proguidis et Philippe Zard.

Chroniques par : Alain Absire,
François Taillandier et Jean Levi.

Retour à Montherlant
Claude Lévi-Strauss.
Dominique Noguez.

Arnaud Talhouarn : *Une psychanalyse.*
Matthieu Jung : *Peur du ridicule.*

Florentin Piffard : *Jung.*
Dominique Dussidour : *Coetzee.*
Amina Danton : *Breton.* Marco Apostrophe : *Coluche.*
Nunzio Casalaspro : *Jourde.*



sempé

Flammarion 60

LE PASSEPORT

Jack I. Abecassis

Dans *Ézéchiel*, pièce en un acte de 1933, Albert Cohen met en scène le thème du passeport de manière explicite. La conversation entre un vieux Juif orthodoxe miteux et itinérant prénommé Jérémie, et le riche marchand Ézéchiel, qui attend la venue de son illustre fils Solal, tourne, de fait, autour du passeport, du nom, de la légitimité légale.

Jérémie. – ... [J]e suis allé l'autre jour faire un petit tour à Strasbourg pour acheter de la langue fumée et des petits morceaux d'automobile. Eh bien, j'ai été bousculé pendant trois heures par un diable de la police parce que je lui ai expliqué que je suis un peu Argentin et un peu Serbe. C'est bien clair pourtant. Eh bien, l'imbécile fils de Satan voulait me mettre en prison ! Ces commissaires de police, ils ne sont pas cultivés.

Ézéchiel, *mettant de l'eau dans son encrier*. – Comment t'appelles-tu ?

Jérémie. – Attendez, je vais voir sur mon passeport. (*Il sort de sa besace un grand nombre de documents.*) Ceci est le permis de chasse d'un lord anglais. Il me sert de passeport quelquefois. Il est très bon à cause du cachet. Ceci est un diplôme de pédicure. Il m'a servi de passeport en Perse. Ceci est mon vrai passeport. Il ne me sert jamais. Ceci (*acte de décès*) ah, non, ceci, non, ce n'est rien. Ah, voilà mon passeport actuel. Je m'appelle, je m'appelle... (*Il feuillette puis lit avec difficulté* :) Gaston de Montmorency.

Ézéchiel. – Comment ?

Jérémie, *il relève la tête et a un large sourire*. – Gaston de Montmorency. Eh bien, à cause de ce nom, j'ai eu des difficultés aussi. Qu'est-ce qu'ils trouvent de mal à ce nom ? Il est pourtant joli. Mais ce diable de Strasbourg a

fait semblant de ne pas comprendre que ce nom est la traduction de Jérémie Israël (*Ézéchiel*, 788-89)¹.

Ce burlesque révèle une thématique omniprésente chez Cohen, celle du mal-être juif dans le monde chrétien où tout passage des frontières rappelle une peur ancestrale. L'objet le plus prisé dans cet imaginaire des traqués de tout temps ne serait donc autre qu'un passeport valide, et de surcroît, un passeport diplomatique protégeant contre tout méchant, contre tout agent rencontré au seuil d'une frontière. Cette obsession fut aussi celle de la mère d'Albert Cohen, fascinée par le passeport diplomatique de son fils prodigue. Ainsi, dans *Le Livre de ma mère* (1954) est relatée la conversation suivante entre l'auteur et sa mère :

Et dis-moi, mes yeux, cette situation que tu as en ce Bureau international du travail, comment s'appelle-t-elle, cette situation ? (« Attaché à la Division diplomatique », répondis-je. Elle rayonna.) Par conséquent, les douaniers ne peuvent rien contre toi, je suppose ? Tu passes et ils s'inclinent. Quelle merveille du monde ! Dieu soit loué qui m'a donné de vivre jusqu'en ce jour ! Si ton grand-père de bonne mémoire, qu'il repose en paix, si ton grand-père vivait, comme il serait content ! Parce que même lui, le notaire royal de Corfou, le révérend, eh bien, il devait ouvrir ses valises à la douane (*Le Livre de ma mère*, 708).

Mais, si le Juif possède un passeport, ce document restera toujours suspect, telle une fiction temporaire, fiction toujours sujette à être révoquée, comme ce fut en effet le cas des Juifs de nationalité française sous Vichy ou pour le protagoniste Solal dans *Belle du Seigneur*. À la fois document administratif et symbole d'inclusion ou d'exclusion, pour un Juif le passeport est un document fragile, temporaire, symbole de la précarité qui mine son existence. Chez Cohen, le passeport est toujours une illusion que l'on espère pouvoir faire passer pour réelle et naturelle, et au besoin, en avoir un autre le cas échéant. Aussi Albert Cohen joua-t-il avec les multiples facettes d'un tel document dès son premier roman,

1. Éditions de la Pléiade en deux volumes pour toutes les références aux œuvres d'Albert Cohen. *Œuvres*, 1993, contenant tous les romans et récits d'Albert Cohen sauf *Belle du Seigneur*, et *Belle du Seigneur*, 1994.

Solal (1930). Se trouvant sur un bateau qui va en Italie, Saltiel est à la poursuite de son jeune neveu Solal qui vient de s'enfuir en Europe avec la femme du consul français de Céphalonie (Corfou) :

[Saltiel] interrompait parfois sa lecture pour [...] s'assurer que son passeport et celui de son grand-père étaient dans sa poche. Pourquoi le passeport de son grand-père mort depuis quarante ans ? Prudence. On ne sait jamais. Un passeport est toujours utile à garder (*Solal*, 136).

Le passeport, c'est-à-dire un permis d'entrée et de passage. Passer et entrer, c'est la reconnaissance de la légitimité légale mais aussi humaine de la personne, reconnaissance justement du droit d'« en être ». Or cet « en être », sa possibilité ou plutôt son impossibilité, hante toute l'œuvre d'Albert Cohen où foisonnent les références aux passeports. Est-il possible, se demande Cohen, d'être juif et d'entrer, sortir, passer en cette Europe qu'il vit si intensément, cette Europe, la sienne, entre l'affaire Dreyfus et la Deuxième Guerre mondiale ? Sa réponse est négative. Pour Albert Cohen, et ce de manière catégorique et répétée dans ses écrits, le judaïsme « n'est pas une religion mais une catastrophe » (*Ézéchiel*, 788) ; réponse pour nous si perturbante que nous n'avons de cesse de souhaiter la refouler. Le passeport, ce n'est qu'une figure chez Cohen de cette catastrophe nommée judaïsme. De même pour les jeux de passages et d'entrée toujours entachés, suspects. Toute l'œuvre de Cohen peut se décliner selon cette obsession du passage légitime, lié au désir de l'être légitime, et lié, également, à la reconnaissance de l'abîme entre le désir d'« en être » et ce destin « catastrophique » que l'on nomme judaïsme. Le tout raconte cette catastrophe de celui qui désire « en être » mais ne peut à la limite que « y être » quand on ne lui inflige pas carrément le « non-être », la mort. « Que de souhaits de mort aux Juifs dans ces villes de l'amour du prochain » (*Belle du Seigneur*, 852).

L'« en être », le passage, la reconnaissance impossible constituent, à mon avis, un des leitmotivs majeurs de l'œuvre d'Albert Cohen, qu'il s'agisse des chapitres les plus apparemment romanesques de *Belle du Seigneur*, ou des récits autobiographiques tels que *Ô vous, frères humains* ou *Le Livre de ma mère*, ou qu'il s'agisse même de la fine fleur de son œuvre

diplomatique, le nouveau passeport pour apatrides qui remplace les passeports dits « Nansen » des années vingt que l'Albert Cohen juriste international conçoit et met à l'œuvre pour ces millions de sans-papiers entre 1946 et 1951.

Or, dans l'ordre historique et biographique propre à Albert Cohen, ce sens de l'être légitime juif dans la communauté chrétienne se perd tôt et brutalement. Dans ses livres d'autofiction (*Le Livre de ma mère, Ô vous, frères humains, Carnets* 1978), tel un obsédé, Cohen ressasse le jour de ses dix ans où il fut chassé du fantasme enfantin de faire partie intégrante de cette République française, universelle et accueillante, de pleinement « en être ». Apostrophé violemment par un camelot antisémite dans une rue de Marseille, en 1905, le petit Albert a compris une fois pour toutes que l'intégration au sein de la nation française, si vénérée par lui, resterait pour toujours de l'ordre du fantasme versé justement dans ses romans. La réalité pérenne c'est que, en tant que juif, il est par essence « autre » et donc nécessairement exclu de la communauté quel que soit son statut légal : avec ou sans passeport, il demeure étranger pour toujours.

Et je suis parti [de cette rencontre avec le camelot et la foule], éternelle minorité, le dos soudain courbé et avec une habitude de sourire sur la lèvre, je suis parti, à jamais banni de la famille humaine, sangsue du pauvre monde et mauvais comme la gale, je suis parti sous les rires de la majorité satisfaite, braves gens qui s'aimaient de détester ensemble, niaisement communiant en un ennemi commun, l'étranger, je suis parti, gardant mon sourire, affreux sourire tremblé, sourire de la honte (*Ô vous, frères humains*, 1053).

Il est plus cruel de vivre dans une communauté de laquelle on ne fait pas partie au niveau symbolique que d'en être tout simplement physiquement exclu. Quand le port ne signifie guère se mettre à l'abri et être avec, un havre symbolique et littéral, ne serait-ce qu'au niveau de l'espoir ou de l'illusion (les deux éléments constitutifs de nos pensées), l'acte du passage demeure le site du malheur de celui qui est condamné à être perpétuellement en sursis. Car le port, la porte, la fenêtre, signifient le seuil d'une différence essentielle entre l'intérieur et l'extérieur, entre ceux que l'on accueille dedans et ceux qui restent dehors – ou pire,

ceux qui restent dehors tout en vivant à l'intérieur. Il s'agit, somme toute, de la différence entre l'« y être » et l'« en être » et de la résolution de cette différence dans le « non-être ». Et Cohen est un maître de la dramatisation romanesque de cette différence et de son destin mortel, et cela dès la première page de *Belle du Seigneur*.

Le début de ce roman remarquable étonne par sa richesse thématique et surtout figurale : mais il est aussi bizarre. La première scène est en apparence une galanterie dans le style ancien, opératique, voire une parodie macabre de Dom Juan. C'est aussi l'épreuve morale d'Ariane : pourra-t-elle devenir vraiment digne de l'amour de Solal en l'aimant déguisé en un hideux Jérémie ? Pourra-t-elle racheter la faute de toute femme, celle d'adorer quelque prestigieux grand babouin plutôt qu'un homme sincère et aimant... un Juif comme on ne peut plus, orthodoxe, vieux et miteux ? Mais par-delà ces deux interprétations fondées, un autre élément surprend ici. Par un effet de télescopage narratif étonnant, cette scène liminaire préfigure en effet les thèmes de l'« en être » et l'« y être » et le « non-être », des questions de passages, et de légalité – elle préfigure en somme le destin de ce personnage extraordinaire qu'est Solal. Le tout se joue donc ici dès la première page où l'auteur comprime désir et destin sous la couverture de la séduction amoureuse, le leurre qu'il tend au lecteur.

Un rappel rapide de l'intrigue. Sous-secrétaire général de la Société des Nations en 1936, Solal est le personnage le plus recherché de Genève, amant des duchesses, supérieur en tous sens, « haut seigneur aux longues bottes », « Oui, beau à vomir » (*Belle du Seigneur*, 7, 9). À la première page du roman il traverse une forêt sur un cheval, un valet menant, à ses côtés, un autre cheval destiné à emporter sur son dos Ariane, la femme qu'il souhaite séduire et emmener. Le geste semble des plus galants, voire parodiant un romanesque désuet. Le but de cette promenade est de passer par la fenêtre de la villa d'un subalterne ridicule nommé Adrien Deume, pour en séduire la femme. Le pari de Solal est donc de réussir cette séduction en se déguisant en un pauvre vieux Juif orthodoxe – soit en un Jérémie qui, lui aussi dans la pièce *Ézéchiel*, passe par la fenêtre pour entrer chez Ézéchiel lui annoncer la mort de son fils. Étrange manie que ce passage par la fenêtre. Paradoxalement, Adrien

Deume rêve quant à lui rien de plus que d'accueillir chez lui le « gros poisson », Solal. D'ailleurs l'intrigue des premières deux cent quatorze pages tourne autour de l'invitation de Solal, des préparatifs du dîner, et de l'attente interminable de l'arrivée de ce vénéré sous-secrétaire général. Mais Solal ne viendra pas à ce dîner, habitué qu'il est déjà de pénétrer dans cette villa autrement, par la fenêtre. Quelle matrice métaphorique que celle de Cohen !

Mais pourquoi tous ces manèges pour la séduction d'une femme médiocre, somme toute « une idiote » comme il la qualifiera par la suite ? Pourquoi un Solal, qui est à ce moment-là à l'apogée d'une brillante carrière et qui passe le premier en tous lieux (châteaux, palais, frontières internationales), décide-t-il de pénétrer dans une villa bourgeoise par la fenêtre, tel un voleur ou un violeur ? L'alibi de l'épreuve morale d'Ariane est tout aussi fantasque que l'est en 1936 un enlèvement amoureux avec cheval et valet. Car n'est-il pas absurde de supposer que toute femme totalement surprise dans l'intimité de sa chambre par un vieillard portant « l'antique manteau déteint, si long qu'il descendait jusqu'aux chevilles et recouvrait les bottes, [...], [coiffé] de la misérable toque de fourrure... [portant] une barbe blanche... ce qui lui fit une bouche vide où luisaient deux canines » (*Belle du Seigneur*, 27) n'en serait pas terrorisée et puis dégoûtée ? S'agit-il vraiment d'une épreuve morale pour Ariane ou bien plutôt, pour Solal, de la répétition compulsive, mortifère et à peine consciente d'un schéma bien déterminé ?

Il y a après tout quelque chose dans la structure même de cette scène qui relève de la nécessité absolue, c'est-à-dire de la répétition. Quelle que soit sa situation dans le monde, Solal se sait illégitime, en sursis parce que juif, et il veut mettre en jeu ce manque à véritablement « en être ». Solal est le passeur torturé qui se sait criminel, ontologiquement criminel, mauvais passeur. Seigneur déguisé en gueux, il fait jouer sur scène sa vraie identité, celle précisément d'un déguisé qui joue un rôle toujours faux et dont le déguisement bouffon révèle la vraie vérité : « Il était un vieux Juif maintenant, pauvre et laid, non dépourvu de dignité. Après tout, ainsi serait-il plus tard » (*Belle du Seigneur*, 27). Passer par la fenêtre, se déguiser, apostropher l'autre qui le hait malgré toute réussite – telle est sa vérité, telle est l'histoire qu'il raconte à main-

tes reprises, tragiquement (*Solal, Belle du Seigneur*), comiquement (*Mangeclous, Les Valeureux*) ou pathétiquement (*Ô vous, frères humains, Le Livre de ma mère, Carnets 1978*).

Le génie littéraire d'Albert Cohen dans le début de *Belle du Seigneur*, c'est d'avoir condensé tout ce montage identitaire du désir d'« être » et du destin de « non-être », en une scène liminaire. Solal est ce passeur malheureux sans un vrai passeport ontologique, signalé déjà par le désir de se suicider dont il est question dès la première scène avant la disgrâce de Solal sous-secrétaire général : « Il s'arrêta pour considérer le petit compagnon trapu, toujours prêt à rendre service. La balle s'y trouvait déjà qui plus tard, oui, plus tard. [...] Non, tenter d'abord l'entreprise inouïe » (*Belle du Seigneur*, 9).

Non pas donc *voi che sapete che cosa e amor*, comme l'indique le refrain de *Belle du Seigneur* emprunté au *Mariage de Figaro*, mais plutôt *voi che sapete che cosa e guideo*. L'amour dans *Belle du Seigneur* n'est qu'un leurre, soit pour que le lecteur continue à lire cette catastrophe juive sous la couverture d'une histoire d'amour-passion (la norme), soit pour décevoir le dernier espoir ou désir du protagoniste – que l'amour puisse transcender ce qui est, la nécessité du réel, c'est-à-dire, pour un Solal en 1936, la judéophobie incontournable.

Non pas donc *Belle du Seigneur* mais plutôt *Beau du Seigneur*... Dieu ?... *Le Juif du Seigneur* dont le destin, mais peut-être aussi le désir, n'est autre qu'une mort lente, spectaculaire, exemplaire. Un bariolé et oriental « Artiste de la faim ». Il y a en effet au fond du judaïsme de Cohen, comme dans celui de Franz Kafka, une christologie, mais sans espoir. On a beau avoir une belle amante dans le village, l'entrée définitive au château vous reste toutefois interdite.

Mais passons de l'intériorisation figurale du passeport à son extériorisation littérale si cruciale pour comprendre la cohérence narrative de *Belle du Seigneur*. Cohen cache cette cohérence dans son immense et foisonnant roman polyphonique. Résumons : Solal parvient facilement à séduire Ariane. Toujours sous-secrétaire général de la Société des Nations, il voyage à Berlin (*Belle du Seigneur*, chapitre 54), se déguise en vieux Juif (toujours le même montage en « Jérémie »), est agressé par des Chemises brunes ; il est sauvé par Rachel, une naine juive répugnante

qui essaie de le séduire ; elle échoue (c'est-à-dire que lui aussi, comme Ariane, rate son « épreuve morale »). De retour de Berlin, le Solal sous-secrétaire général se réveille politiquement des illusions volontaires des années trente, de ses propres compromissions carriéristes. Il ne veut ou ne peut plus jouer le rôle d'un fidèle Juif du palais, du Juif fiable et pas trop juif. Tel Josèphe *redivivus*, il utilise sa position afin de tout faire pour aider les Juifs allemands à émigrer, ce qui précipite sa disgrâce à Genève, à la Société des Nations, et dans toutes les capitales occidentales. Il est révoqué sans préavis. Disgrâce totale. Ensuite, la surenchère masochiste : afin d'assurer pour de bon son statut de réfugié, de réintégrer sa vraie identité ontologique (qui est en jeu ici depuis le début), il envoie lui-même une lettre au ministre de l'Intérieur français dénonçant l'irrégularité de sa propre naturalisation. (Car cette naturalisation de Solal lui fut conférée *ex officio* par le sénateur Maussanne dans le roman éponyme antérieur dont *Belle du Seigneur* est le prolongement.) Quelques mois plus tard il se reprend, se rend à Paris pour réparer le tort qu'il s'était lui-même infligé. Solal va donc revoir ses anciens collègues pour tenter de rétablir sa naturalisation française. Mais cela lui est partout refusé.

« Ah, mon cher, on n'annule pas comme ça un décret de dénaturalisation. » [...] Les autres anciens amis encore pires. Tous le recevant debout dans l'antichambre. Tous au courant du scandale. Tous au courant de la révocation. Tous au courant du décret de dénaturalisation. Tous, les mêmes formules. « Je n'ai pas qualité pour intervenir. Pas de faits nouveaux justifiant une annulation du décret. Que voulez-vous, mon cher, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même » (*Belle du Seigneur*, 845).

Toujours, en effet, la pulsion de se défaire, de se dénoncer, de rentrer dans sa vérité mortifère, celle du paria itinérant, apatride, la vérité de celui que l'on reçoit debout dans l'antichambre. Dès lors « clochard chic », le puissant et magnifique Solal se métamorphose en sans-papiers, son passeport diplomatique lui ayant été repris lors de sa révocation, et son passeport français annulé pour raison d'irrégularité. En somme, le cercle est bouclé. La métaphore du passage impossible avec laquelle il joue tout au long de sa trajectoire révèle la réalité littérale du

protagoniste. Le seigneur Solal devient le Jérémie traqué, un « toqué », un Juif itinérant sans passeport dont le mal-être répugne les autres : « Naturalisation irrégulière, insuffisance de séjour préalable. Il est sorti, et il a erré dans les rues, sans patrie et sans fonction, un Juif chimiquement pur » (*Belle du Seigneur*, 844). Or, tel est précisément le montage identitaire donné à lire dès le commencement du roman par le passage par la fenêtre d'Ariane, montage qui met à mal l'illusion d'une trame narrative érotique se déployant de manière linéaire – Belle, Seigneur, amour, ennui, suicide. C'est aussi l'illusion à laquelle le lecteur, avide d'érotisme, de manèges de séduction et de satire sociale, veut s'accrocher à tout prix. Il n'y a qu'à revoir *l'Apostrophes* que Bernard Pivot a tourné dans l'appartement d'Albert Cohen (1977) pour s'en convaincre pour de bon. Le gros de l'interview ? Description et analyse des dix manèges classiques de la séduction, un par un ! Et l'étonnement de Pivot lorsque Cohen s'irrite, s'impatiente, s'agace. L'amour est un leurre, lui dit ce vieux Cohen, et l'autre, Pivot, ne veut pas comprendre. On passe outre. Et puis aussi à la FNAC Montparnasse en juin 2007 : section « Roman d'amour », une haute pile de pavés, *Belle du Seigneur*... mieux que rien je suppose, puisque manière d'« en être ». Et enfin, le nouveau titre de la traduction anglaise de *Belle du Seigneur* rééditée en 2005, *Her Lover*, perte irrévocable des multiples résonances sémantiques qu'évoque le titre originel, qui lui aussi est déjà un compromis romantique du vrai titre envisagé dès le début en 1938, *La Geste des Juifs*. Ce glissement sémantique en dit long sur la résistance d'une grande partie du lectorat à lire la catastrophe juive que raconte Cohen. Il le savait, et il jouait à sa manière avec cette gêne comme le démontre la trame narrative de *Belle du Seigneur*.

Comme le lecteur, Ariane ignore ce Solal réprouvé, ignore sa « réussite sur corde raide et sans filet [...] une réussite sans le filet du social » (*Belle du Seigneur*, 846-47) ; elle ignore qu'il est tombé de ce filet, que la galerie se délecte de sa chute. Elle avait quitté son mari avec un paria réprouvé. Elle partage un destin qui se soldera en effet par un double suicide – et non pas pour des raisons érotiques, ni par ennui de l'amour charnel. Le lecteur quant à lui ne rencontre la grotesque naine Rachel qu'au chapitre 54, soit à la page 500 du roman, sans aucune pré-

paration, et après cet épisode il n'y aura aucune référence à Rachel au fil des trois cent soixante pages qui suivent après lesquelles elle sera rapidement mentionnée sans appui, même à la toute dernière page. Elle ferme les yeux de Solal mourant et chante la prière ultime *Sh'ma Israël*, Écoute Israël. Ce n'est d'ailleurs qu'à la page 845 que le lecteur apprendra les causes et les raisons de la dénaturalisation de Solal. Tout est fait donc pour que le lecteur ne comprenne pas trop facilement les ressorts historiques, politiques et religieux de cette intrigue. Et pourtant tout est là, incontestablement sur la surface, pour le patient qui peut souffrir ce texte, qui désire savoir.

C'est finalement dans ce chapitre 93 de *Belle du Seigneur* que l'ambivalence est remplacée par la ressemblance. Du Solal attiré, possesseur des passeports légitimes et protecteurs, ce Solal qui passe d'une identité à l'autre et qui met en jeu ces passages de manière dramatique, on arrive à la fin du grand roman à la ressemblance sans équivoque. Solal est un Jérémie, mais riche. Il spéculé à la Bourse, mais il sait que sa situation est tout aussi précaire que celle de tout Juif polonais qui erre dans les trains en Europe sans papiers et sans sou : « Avec les gains de ces derniers mois, plus de cent billets de mille dollars sur lui, un bouclier contre sa poitrine, facile à emporter en cas d'expulsion » (*Belle du Seigneur*, 864). L'ambivalence de ce « sous-bouffon général Solal solitaire soleil » (*Belle du Seigneur*, 910) se solde dans ce chapitre 93 par une clarification sans équivoque : Solal, le Juif « chimiquement pur », Solal, le sans-papiers, Solal, pour qui les jeux de passages arrivent à leur terme, comme il était prédit dès le début. La mort parce que juif. Le « non-être ». Et donc la fin de l'écriture puisque les ressorts de cette écriture se nourrissent de l'ambivalence et meurent avec sa disparition.

Le passeport, la naturalisation ne sont donc bel et bien que des figures à peine voilées et des embrayeurs narratifs qui articulent le dire de cette « catastrophe » qu'est le judaïsme chez Albert Cohen, surtout dans ses romans.

Encore un mot sur le passeport. Albert Cohen, juriste de formation, fut fonctionnaire dans des organisations internationales de 1926 à 1951. Après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, qu'il a passée à Londres, Albert Cohen reprend ses fonctions dans l'Organisation inter-

nationale pour les réfugiés. Il sera l'auteur d'un texte relatif à la délivrance d'un titre de voyage aux réfugiés. Ce serait un rapport de trente-deux pages, qui sera adopté par la suite dans la convention de 1951. Cohen dira souvent à son ami Gérard Valbert que ce texte de trente-deux pages était son plus beau livre. Boutade d'orgueil sans doute, si typique d'Albert Cohen, mais aussi boutade qui recèle une vérité profonde. Si, pour Albert Cohen écrivain, les déboires du passeport se font jour partout dans sa fiction et dans son autofiction, l'Albert Cohen juriste et fonctionnaire international essaie de remédier à cette catastrophe. C'était un peu tard, trop tard pour beaucoup, mais... ce retard, cette impuissance, ne seraient-ils pas précisément l'histoire que raconte *Belle du Seigneur* ?

J. A.

